

Rester en marge de la marge : Bernard Malamud Jean-François Chassay

IL EST DIFFICILE d'aborder l'œuvre de l'écrivain Bernard Malamud sans parler de ce qu'on a appelé, à tort ou à raison (les étiquettes sont toujours simplistes, bien qu'utiles), « l'école juive américaine ». Cette désignation mérite d'être pensée avant tout dans une perspective sociohistorique. Pendant longtemps, les écrivains américains d'origine juive étaient des individus isolés, que l'on pense à Gertrude Stein, véritable hapax de toute manière – son écriture est inimitable, elle a vécu la moitié de sa vie en France et son ascendance juive paraît peu dans son œuvre – ou à Henry Roth, dont le premier roman (*Call It Sleep*, traduit sous le titre de *L'or de la terre promise*) est resté isolé et, pendant longtemps, sera considéré comme un roman culte, réédité des décennies après sa parution. Puis, pendant trente ans, de nombreux auteurs et autrices d'origine juive nées entre le milieu de la première décennie du xx^e siècle et la fin des années 1930 ont bouleversé la littérature américaine. C'étaient en général des enfants d'immigrants d'Europe centrale ou d'Europe de l'Est. Malgré des styles incomparables, on retrouve souvent des motifs communs : un humour typique¹ fait d'autodérision sur les narrateurs eux-mêmes ou sur la communauté, des problèmes liés à l'identité et à diverses formes d'inadéquation à la société, à la

1. Sur l'humour juif, on lira en français le livre de Judith Stora-Sandor, *L'humour juif dans la littérature, de Job à Woody Allen*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, 349 p.